

— Ainsi, reprit-elle en fronçant légèrement le sourcil, tu ne sais pas quelle est cette femme.

— Non, maîtresse ; répondit-il en baissant la tête d'un air de mauvais humeur.

— Niais ! fit-elle avec un méprisant mouvement d'épaules

— Je crois que le diable s'acharne après mes chausses, dit-il, et qu'en tout cela il y a de la magie.

— Imbécile !

— Peut-être, maîtresse ?

— Tu crois donc à quelque chose, toi ?

— Il le faut bien, quand ces choses existent.

— Voyons, explique toi, car sur mon âme, tu me fais bouillir.

— Oh ! l'explication ne sera pas longue, maîtresse ; quatre fois j'ai suivi cette femme et quatre fois, au moment où j'allais lui barrer le passage, où j'étendais la main pour lui enlever son damné masque rouge, tout à coup, sans que rien pût me donner à supposer qu'il en serait ainsi, elle a disparu à mes yeux et a semblé s'évanouir dans l'air en atomes impalpables.

— Tu sais que je ne crois pas un mot de toute cette belle histoire : ou tu étais ivre ou tu as eu peur.

— Ni l'un, ni l'autre, maîtresse. D'abord, vous le savez, je ne bois jamais ni vin, ni liqueur d'aucune sorte ; de plus, l'homme qui a dans son cœur la conviction que le hasard seul régit l'univers, qu'au-delà de la mort il n'y a rien ; qui ne reconnaît aucune autre puissance surnaturelle que celle des esprits de l'air qui règlent la marche des astres, pour celui-là la crainte est un sentiment inconnu, car l'étoile Aldébaran, qui préside à l'ordre des mondes, se soucie peu, maîtresse, de ces atomes que l'ou nomme des créatures humaines.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE XI

LE COMLOT

En sortant de chez son amie, Nadiège s'était rendue en toute hâte chez son complice le juge Tarakanof.

Ce fiéffé coquin avait reçu de sir Edward, en ce moment à Lucerne, une dépêche ou plutôt une lettre chiffrée lui annonçant que le conseil des loges, enfin persuadé par ses rapports sur l'état des esprits en Russie, sur l'énergie des Nihilistes et ayant l'assurance que les comités de Pétersbourg, Moscou, Kief, Odessa ou autres avaient en caisse assez d'argent pour payer grassement des trahisons, consentait à autoriser les socialistes russes à entrer en guerre ouverte avec le gouvernement.

L'éloquence du docteur entraînait peut être dans ce succès pour beaucoup moins que le découragement jeté parmi les chefs de la révolution cosmopolite, par l'insuccès des tentatives d'assassinat si souvent et si infructueusement réitérées en Allemagne, en Espagne et en Italie.

Ces tentatives n'ayant abouti qu'à mettre en garde les gouvernements occidentaux contre les agissements des sociétés secrètes, et à attirer des représentations menaçantes à la Suisse, deve-

nué un des plus ardents foyers de la propagande socialiste, ne pouvaient pas se renouveler sans danger, il avait donc été résolu de transporter le champ de bataille en Russie et d'aider, par tous les moyens, la prise d'armes des Nihilistes.

A cet effet, des caisses de dynamite, des revolvers, des poignards, accompagnés de ballots d'instructions secrètes et de brochures en langue russe, avaient été adressés directement au nom de l'un des principaux chefs de la douane impériale de Pétersbourg, et déposés à l'abri de toute recherche de la police, par cet employé infidèle, dans les bâtiments de la couronne.

C'était à l'occasion de ces dépêches importantes que le comité secret avait été convoqué.

Tarakanof triomphait.

En apercevant la dame de Pique, il se leva vivement et lui avança un fauteuil en disant :

— Bonnes nouvelles, assieds-toi, sœur, et écoute.

— Écoute-moi d'abord, répondit-elle brusquement, ce que j'ai à te dire ne souffre pas de retard.

Le juge se rassit et sa physionomie se rembrunit.

— Nous sommes trahis, fit Nadiège d'une voix sourde.

Tarakanof eut un mouvement de stupeur, et ses yeux cherchèrent instinctivement la porte secrète de son cabinet.

— Oh ! continua l'institutrice avec un haussement d'épaules méprisant, nous avons autre chose à faire qu'à fuir, il faut parler au danger.

— Qui donc nous trahit ?

— Tout le monde. Aaron d'abord, mais celui-là m'occupe peu, j'ai un moyen infailible pour lui fermer la bouche ; Fœdora ensuite, dont les millions nous appartiennent et qui songe sérieusement à nous les voler en épousant le prince Jean, que la Tatiana ferait nommer chargé d'affaires à l'étranger ; j'empêcherai ce mariage.

— Elle est à demi ruinée, remarqua le juge ; à peine lui reste-t-il quatre cent mille roubles en propriétés.

— N'importe, nous avons besoin de cet argent.

— Cela ne suffira pas.

— Voilà pourquoi je lui destine un mari sur lequel nous puissions compter.

— Ceci est une idée, fit Nubius, oui, quelqu'un d'engagé dans le parti, un chef par exemple, un membre du comité.

— C'est précisément ce que je pense, il faut qu'elle épouse un membre du comité.

— Elle possède encore au moins 400,000 roubles ?

— Au plus, je crois, mais peu importe.

— Peu importe, peu importe, gronda le juge dont les traits prirent l'aménité de ceux d'un chien auquel on arrache l'os qu'il commence à ronger, l'argent est pourtant le nerf de la guerre.

— Pour le moment elle ne possède que deux ou trois cent mille roubles, c'est possible, mais prochainement elle fera un héritage de dix millions.

— Dix millions ! s'écria le rapace homme de loi, dont les doigts crochus se détendirent, de qui lui viendrait cet héritage ?

— De son frère Maxime, répondit la Sibérienne.

Les mains du juge retombèrent et son visage s'allongea.

— Voilà qui est plus qu'incertain, fit-il avec découragement. Ce Maxime est presque aussi jeune que sa sœur, bien portant, robuste, il se mariera certainement, et puis quand même il demeurerait garçon, il a pour cinquante ans de vie dans le corps.

— Son mariage est même à peu près arrêté, reprit négli-